

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers
Feuilleton de la 4^e semaine du temps pascal
Mercredi 6 mai 2020

« UNE ROSE DES ANDES » :
LA BIENHEUREUSE LAURE VICUNA,
ELEVE SALESIENNE (1891-1904)

- Eléments biographiques¹

- Homélie de la béatification par saint Jean-Paul II

- Carte et photographies

La vie de Laure se divise clairement en deux périodes :

- jusqu'à 9 ans, elle grandit, avec sa jeune sœur, sous la conduite de sa mère ;

- de 9 à 13 ans, elle vit (à part les périodes de vacances) en contexte salésien, élève au collège des Filles de Marie Auxiliatrice à Junín (prononcer Younine) de los Andes : elle y réalise sa rapide ascension spirituelle.

¹ Nous simplifions le riche exposé de Joseph Aubry, *Les saints de la famille*, Rome 1996, pp. 219-242.

Signalons aussi le livret de Dom Jacques-Marie Guimard, moine de Solesmes et de l'abbé Edmond Samson, *Bienheureuse Laura Vicuña : l'héroïsme de l'amour filial* (Pierre Téqui éditeur, Paris, 2008).

Les photographies reproduites page 32 de la présente brochure sont tirées de ce dernier livre.

A. L'ENFANCE MOUVEMENTÉE D'UNE PETITE CHILIENNE, 1891-1900 (jusqu'à 9 ans)

1. Laure et sa famille

Laura del Carmen a passé les cinq dernières années de sa vie en Argentine, mais elle était chilienne, née de parents chiliens le 5 avril 1891 à la capitale Santiago.

On connaît très peu de choses de *son père, José Domingo Vicuña*. Il était de noble ascendance, et choisit la carrière militaire, jusqu'à devenir capitaine ; mais il quitta l'armée après cinq ans de service. Il semble que, vers 1885, il soit descendu à 500 km au sud de Santiago, dans la région de Temuco, où il rencontra Mercedes Pino. Malgré de nombreuses recherches, on n'a jamais trouvé un acte officiel qui attestât leur mariage tant civil que religieux. Ils cohabitèrent pendant un certain temps, puis se séparèrent on ne sait ni où ni quand ni pourquoi. Laure fut donc une enfant naturelle, et pour cette raison sa demande d'entrée chez les sœurs salésiennes sera plus tard refusée.

La maman n'a jamais signé autrement que Mercedes *Pino*. Domingo et Mercedes habitèrent à Santiago en 1891, année de la naissance et du baptême de Laure le 24 mai à la paroisse Sainte-Anne dont ils étaient reconnus « paroissiens ». Après 1891, le père disparaît de la scène. Lorsqu'elle donna le jour à Laura, Mercedes avait entre 21 et 26 ans. Redescendue de Santiago à Temuco à la fin de l'année 1891, elle mit au monde sa deuxième fille *Julia Amanda* (qu'on appellera toujours Amanda et plus familièrement *Mandina*) le 22 mai 1892. Elle est toujours apparue aux contemporains comme une personne cultivée, fine et élégante, de bon caractère et sympathique, sachant bien chanter et jouer de la guitare, experte dans le métier de couturière et modiste. Ses faiblesses s'expliquent en bonne part par les situations difficiles dans lesquelles elle s'est trouvée. Ce fut une femme *courageuse*,

*totale*ment dédiée à l'éducation de ses deux enfants. Significatifs sont les jugements que portèrent sur elle Amanda : « J'ai toujours cru que ma mère était une sainte », et le P. salésien Genghini qui fut son confesseur à Junín : « Au ciel seulement nous pourrions évaluer les mérites de Mercedes ».

Laure apparaissait tranquille et réfléchi, visage rond, légèrement rosé, grands yeux noirs, sourire aimable mais contenu, cheveux noirs abondants mais toujours peignés. Dès sa naissance elle s'était révélée de santé fragile.

Amanda, de 14 mois plus jeune que *Laure*, apparut très vite comme tout l'opposé de son aînée, tant au physique qu'au moral : noire et forte, le visage décidé, vive et espiègle, aimant rire et faire des farces, plus intelligente que sa sœur, heureux caractère non dénué de tendresse.

2. Les étapes d'un voyage mouvementé vers l'Argentine, 1899

De la fin de 1891 au début de 1899, Mercedes vécut dans le gros bourg de Temuco sur les Andes, non loin de la frontière argentine. Elle s'y était installée comme couturière ; puis bientôt elle ouvrit et géra un modeste magasin de mercerie.

En mai 1898, survint un fait imprévu qui allait orienter toute la suite de l'existence de la petite famille : *une première rencontre avec les Filles de Marie Auxiliatrice*.

Le P. *Milanesio* avait fondé peu de temps auparavant (1894) une mission salésienne à Junín de los Andes, y construisant une chapelle, une maison des missionnaires, un petit orphelinat et une modeste école-externat. Il rêvait de développer cette œuvre promettante, et obtint des supérieurs l'envoi de quelques Filles de Marie Auxiliatrice qui y fonderaient une école de filles et offriraient les prestations domestiques aux salésiens. A la fin de 1897, franchissant la Cordillère, il allait les chercher à Santiago. Il en repartit fin avril, effectivement accompagné d'une sœur, d'une

novice et de deux aspirantes, et fit étape à Temuco. Là le petit groupe fut bloqué et contraint à une attente forcée de *huit mois*, en raison de l'hiver prématuré qui avait couvert la Cordillère de neiges abondantes et rendait la traversée impossible.

Les sœurs mirent sans tarder sur pied un « oratoire » (ou patronage) où affluèrent garçons et filles de la ville, et même un petit collège pour filles pauvres. La population était enchantée, et très particulièrement Mercedes Pino et ses deux fillettes de six et sept ans. Mercedes ne rêva plus que de pouvoir confier à ces sœurs si sympathiques l'éducation de ses enfants.

En janvier 1899 l'équipe salésienne quittait Temuco et entreprenait la traversée de la Cordillère par la voie la plus directe, celle *du Sud*. Elle mit douze jours d'aventures pour arriver à Junín. Les sœurs étaient jeunes : sœur Angela Piai, la future directrice, avait 38 ans, sœur Rosa Azocar 23 ans, les deux postulantes Carmen et Francisca 20 ans. Elles s'installèrent dans la très pauvre maisonnette préparée pour elles (29 janvier 1899).

Or Mercedes avait décidé de quitter Temuco pour oublier son passé argentin peu brillant et pour aller s'installer elle aussi à Junín et confier l'éducation de ses filles aux sœurs salésiennes. Elle choisit la route *du Nord*, beaucoup plus longue : elle voulait passer par son village natal Collipuli, pour y saluer sa famille et régler ses affaires en territoire argentin. Hélas, au lieu de douze jours, elle mettra... presque une année pour atteindre Junín !

A *Las Lajas*, gros village de 1400 habitants, elle s'installa pour quelques mois, trouvant du travail et envoyant ses filles aux leçons de catéchisme. C'est là qu'elle rencontra pour la première fois un certain *Manuel Mora*, riche fermier d'une quarantaine d'années, qui exploitait des terres dans la vallée Chapelco toute proche de Junín et avait sous sa coupe de nombreux cultivateurs, des gardiens de troupeaux et leurs familles. Il avait prévu un départ vers Junín pour fin mai. Elle partit avec lui pour un long et fastidieux voyage de deux mois sur des pistes incommodes, grelottant de froid la nuit. Arrivée à la mi-juillet à San Ignacio, à une trentaine de km de Junín,

la caravane fut bloquée par une terrible *inondation*. Mercedes et ses filles réussirent à se réfugier au hameau de *Casas Viejas*, dans l'attente de la décrue. Mercedes prit alors contact avec les sœurs de Junín, hélas empêchées de recevoir dans l'immédiat les fillettes ; en attendant, elles eurent recours à un ami, le capitaine en retraite *Mariano Fosbery*. Celui-ci, fin août, reçut les trois voyageuses dans sa grande *estancia* (ou ferme) de *Chapelco*, au sud de Junín, et il fut convenu que Mercedes y serait femme de service.

En fin d'année, de façon tout à fait imprévue, le capitaine reçut l'ordre de reprendre du service à partir du 12 mars suivant à San Martín, où donc il devrait s'installer. Arrivait donc le moment crucial d'envisager un nouvel avenir. Pour les deux fillettes, une heureuse solution se présentait : elles seraient acceptées au collège salésien de Junín. Les fermes des environs étaient celles de Manuel Mora : Mercedes alla le trouver à Quilquihué, la ferme de beaucoup la plus proche de Junín, et convint avec lui qu'elle travaillerait à son service et qu'il paierait la pension des deux filles. Elle espérait avoir trouvé un protecteur, elle se livrait en fait aux mains d'un tyran qui ferait d'elle sa prisonnière. Son calvaire allait commencer, et sa petite Laure serait sa délivrance au prix même de sa vie.

B. ÉLÈVE AU COLLÈGE SALÉSIEN DE JUNÍN. LE SACRIFICE, 1900-1904 (de 9 à 13 ans)

1. Un nouveau milieu très familial

17 février 1900 : tournant décisif pour la famille Vicuña. La mère et les filles, sanglotant, firent leurs adieux aux Fosbery, et partirent en charrette vers Junín, emportant tout ce qu'elles possédaient. Passant à Quilquihué, Mercedes y déposa ses propres affaires, et les trois voyageuses poursuivirent la route jusqu'au collège tant désiré. Elles y furent accueillies par le P. Auguste *Crestanello*, directeur-substitut de l'ensemble du collège, et par sœur *Angela Piai*, directrice de la section féminine. En lui présentant Laure, la maman lui dit : « Elle ne m'a jamais causé de peine. Depuis toute petite, elle s'est montrée docile et courageuse ». Pour la première fois de leur vie, les deux filles se séparaient de leur mère. Puis Mercedes, pleine d'espoir, les quitta pour rejoindre la ferme Mora de Quilquihué.

Dans la soirée de ce même jour arrivaient à la mission, outre le P. Milanesio retour de voyage, *deux nouveaux salésiens* : le P. *Zacarias Genghini*, 30 ans, et un jeune abbé de 19 ans, Félix-de-Valois Ortiz qui sera le confident de Laure et son premier « propagandiste ».

Deux choses sont à préciser pour comprendre en quel contexte vont se dérouler les quatre années de présence de Laure en ce nouveau milieu salésien. Tout d'abord, « Collège » est un bien grand mot pour mériter d'être appliqué à l'école et internat tenu par les sœurs ; pour Junín, en ce pays perdu des Andes, c'est plutôt de *baraque* qu'il faudrait parler ! On a peine à imaginer l'*extrême pauvreté et précarité* des bâtiments et des conditions de vie. Les bâtiments exigus ne peuvent pas accueillir plus d'une quinzaine d'internes ; les classes accueillent aussi une vingtaine d'externes ; et le personnel éducatif ne compte que huit personnes : cinq sœurs,

deux postulantes et une aspirante. Au total, aux heures de pleine activité, une quarantaine de personnes, et une vingtaine quand les externes sont rentrées chez elles : une *grande famille* en somme ! Il en sera globalement ainsi pendant les quatre années de séjour de Laure.

La seconde chose à préciser, c'est que le « Collège Don-Bosco » et le « Collège Marie-Auxiliatrice » formaient *une unique entité éducative* en deux sections, et les constructions elles-mêmes un unique ensemble : bâtiment des pères à gauche et bâtiment des sœurs à droite reliés par une unique chapelle, celle des pères qui servait à tous. Mieux encore : les deux communautés, bien que clairement identifiées, formaient une sorte de grande famille, aux liens très étroits. *Sur le plan de la mission éducative*, les salésiens considéraient le collège des sœurs comme une partie essentielle de leur responsabilité sacerdotale et leur apostolat. *Uniques étaient la direction et l'organisation* scolaires, assumées officiellement par le P. Milanese ou le P. Crestanello. C'est l'un des deux qui sur l'unique registre inscrivait les nouvelles élèves (après consultation des sœurs, bien sûr), déterminait le prix de pension, fixait l'horaire journalier, la date des examens (qu'il présidait) et des vacances, programmait les activités, organisait les actes académiques et les séances de théâtre vécus tous ensemble. *Sur le plan de la vie religieuse*, toutes les pratiques de piété se faisaient *ensemble* dans l'église des pères : méditation et messe quotidienne, « mots du soir », bénédictions du Saint-Sacrement, neuvaines, retraite annuelle commune des élèves. Les sœurs avaient certes leur petite chapelle privée, mais uniquement pour la Présence eucharistique et pour l'adoration.

2. 1900. L'année heureuse. Laura a 9 ans

Dans ce climat familial, Laure et Mandina se sentirent d'emblée à leur aise, ayant trouvé dans les sœurs salésiennes autant

d'autres mamans affectueuses, toujours présentes à leurs côtés : sœur *Angela Piai* (italienne), 39 ans, directrice entreprenante et toute bonté ; sœur *Rosa Azocar* (chilienne), 25 ans, jeune professe, toujours de bonne humeur, assistante et enseignante de grande compétence et très dévouée ; sœur *Luisa Grassi* (italienne), 20 ans, cuisinière et lingère, spécialement chargée des externes ; sœur *Marietta Rodriguez* (chilienne), 25 ans, une sœur à tout faire, infirmière et enseignante de catéchisme ; enfin, à partir de 1901, sœur *Ana-Maria Rodriguez* (colombienne), 42 ans, d'une extrême sensibilité spirituelle, éducatrice-née, seconde assistante et enseignante de Laure. En somme, une équipe éducative jeune, enthousiaste, prête à tous les dévouements².

De la trentaine de *compagnes* les unes, externes, venaient de Junín ; les autres, internes, venaient des estancias voisines ou des ranchos de la Cordillère, en bonne part petites indiennes, sauvageonnes bien peu habituées à une vie régulière et aux comportements civilisés. Avec elles Laure sera toujours d'une extrême gentillesse, sans aucune prétention, supportant leurs défauts, prête à rendre service. Mais sa préoccupation majeure allait à sa turbulente petite sœur, dont elle se sentait responsable. Plus tard, Amanda elle-même témoignera : « Elle me donnait des conseils comme une maman plus que comme une sœur, malgré notre peu de différence d'âge ». Conseils pas toujours écoutés : Laure en souffrait et s'impatiait !...

Les deux sœurs entrèrent ensemble en *première élémentaire*. Elles avaient tout à apprendre. Intelligentes toutes les deux, elles progressèrent en savoir sans connaître d'échec scolaire. Amanda, intelligence plus vive, eut souvent de meilleures notes que son aînée. Mais côté « conduite et application », Laure obtint toujours

² Les cinq salésiens étaient : le P. *Domingo Milanesio*, 57 ans, fondateur et supérieur de la Mission, souvent sur les routes ; le P. *Auguste Crestanello*, environ 40 ans, vice-directeur, préfet, catéchiste, confesseur, infirmier, artiste..., personnage clé de la sainteté de Laure ; le P. *Zacarias Genghini*, 30 ans, infatigable missionnaire de toute la région ; son frère le coadjuteur *Edouard Genghini* ; enfin le jeune clerc *Félix Ortiz*, le seul argentin, 19 ans, second personnage clé de la sainteté de Laure.

10 sur 10, sa sœur jamais ! Parmi les disciplines enseignées tenaient une bonne place la couture, la tenue de maison, le chant (Laure avait une très belle voix), et par-dessus tout le catéchisme, où Laure spirituellement prédisposée trouva ses délices. La leçon passée, elle en savourait le contenu et cherchait comment l'appliquer à sa vie.

A quel moment Laure prit-elle conscience de la *situation irrégulière de sa mère* ? En cette première année d'école, elle n'avait que 9 ans ! Avait-elle déjà réfléchi sur les rapports anormaux entre Mercedes et Domingo Vicuña ? S'était-elle déjà rendu compte du type d'homme qu'était Manuel Mora, avec lequel la petite famille avait fait une bonne partie du voyage de l'année précédente et qui était désormais l'employeur de sa mère ? Toujours est-il que sœur Rosa, son enseignante de catéchisme en cette année, nous a laissé ce témoignage : « La première fois que j'eus à expliquer le sacrement de mariage [sûrement pas avant la fin de l'année], Laure s'évanouit, sans nul doute parce qu'elle découvrit alors que sa maman vivait dans un état coupable ».

On peut penser que ce ne fut alors qu'un premier choc, suivi d'une grosse inquiétude. Elle multiplierait sa prière et, aux vacances prochaines, elle supplierait sa mère de trouver le moyen de régulariser sa situation. Dans la simplicité de son cœur, elle était pleine d'espoir...

3. Janvier-février 1901 : vacances à Quilquihué

Dans cette partie de l'hémisphère sud, janvier et février sont les mois de vacances, en pleine chaleur. En janvier 1901, les deux sœurs revinrent donc auprès de leur maman au rancho de *Quilquihué*, à une quinzaine de km au sud de Junín. Ambiance diamétralement opposée à celle du collège ! Pas de chapelle, pas d'amitiés, le contact avec des ouvriers, employés, gardiens de troupeaux plutôt grossiers, et surtout la présence de Manuel Mora, encore qu'elle n'ait pas été continue.

Singulier personnage que ce *Manuel Mora* ! Il était l'aîné d'une riche et très bonne famille. Bel homme de 40 ans (Mercedes alors en avait plus ou moins 35), type de gaucho argentin, brillant cavalier, entreprenant, il était non pas propriétaire, mais très riche fermier d'un immense territoire d'élevage de gros et petit bétail et d'exploitation de terres cultivées le long des nombreuses rivières. Il avait construit, disséminées sur ce territoire, une dizaine de fermes-ranchos, points de rassemblement des employés et des troupeaux, entrepôts aussi et magasins pour l'achat et la vente de toute une série de produits. Cette richesse économique faisait de lui un homme connu, respecté et craint dans toute la région. Son lieu propre de résidence était l'estancia de *Caléufu*, beaucoup plus au sud, fort bien installée, et Mercedes sans doute y fit plusieurs séjours, tandis que les autres fermes-ranchos faisaient l'objet de visites et de contrôles. Celle de *Quilquihué* fut certainement l'habitation la plus habituelle de Mercedes, parce que la plus proche de Junín.

Mercedes y travaillait comme cuisinière, vendeuse et autres emplois, sûrement pas très bien logée. Mais elle y gagnait sa vie et la pension de ses filles. Au bout de quelque temps, elle se trouva prisonnière du « faucon » (c'est ainsi que les gens appelaient Mora) et fut contrainte à une certaine cohabitation. Elle eut à connaître les humiliations et les brutalités de son patron, homme sans religion ni scrupule, despote violent, vantard et arrogant, débordant d'injures et de grossièretés, encore qu'il ait eu à ses heures des accès romantiques de galanterie et de générosité.

Laure se rendit compte... et elle comprit l'inextricable difficulté de sa sainte entreprise : convertir et libérer sa mère ! Car ce qui la faisait le plus souffrir, ce n'étaient pas les brutalités extérieures subies, c'était la situation de son âme, loin de Dieu ! Mercedes semblait avoir abandonné la prière ; et elle disait à ses filles : « Vous pouvez prier ; mais quand Manuel Mora est dans les parages, faites-le en cachette, sinon il se mettrait en colère ».

4. 1901. L'année des enracinements spirituels. Les appuis providentiels. Les amitiés

Le 1^{er} mars, Laure et Mandina rentrèrent au collège, « mon paradis », disait Laure. Deux événements de grande portée spirituelle vont marquer cette nouvelle année scolaire : la première communion le 31 mai, et l'entrée dans le groupe des « Enfants de Marie » le 8 décembre. Toutefois, avant d'en parler, il nous faut dire un mot des personnes qui intervinrent alors plus spécialement dans la montée de Laure vers les sommets.

Tout d'abord le *P. Crestanello*, son confesseur et père spirituel, dont sœur Angela la directrice résume l'influence en disant : « Il ne se contenta pas d'admirer la beauté de cette âme : *pendant quatre ans il la cultiva avec sagesse sacerdotale et paternité salésienne* ». Sa présence continue fut pour Laure un don exceptionnel de la Providence, pour nous aussi d'ailleurs, car il sera son premier biographe. Homme de grande culture, entreprenant, à ses heures maçon et charpentier ou artiste musicien et peintre, excellent organisateur, prédicateur captivant, infirmier à l'occasion, mais surtout tempérament de force et de douceur à la fois, toujours serein, d'une foi robuste et d'une extrême sensibilité spirituelle, il excellait surtout dans l'art de guider les âmes, compréhensif sans cesser d'être exigeant. Si Laure, qui se confessait à lui chaque semaine, fut comprise, aidée et constamment soutenue dans son difficile cheminement de sainteté, c'est, après Dieu, à ce grand salésien qu'elle le doit.

Un second cadeau de la Providence, en particulier en cette seconde année de collège, fut la nouvelle arrivée, sœur *Anne-Marie Rodriguez*, celle des sœurs salésiennes qui eut sur Laure l'influence la plus profonde, encore qu'elle ne l'ait connue que durant huit mois, puisque, arrivée à moitié malade, elle mourut d'épuisement avant la fin de l'année, à l'âge de 42 ans. Femme d'expérience (elle était devenue salésienne à 39 ans), maîtresse diplômée,

tempérament ardent, elle se donna corps et âme à ses tâches d'assistante, enseignante et catéchiste de la classe de seconde élémentaire. Ses élèves l'adoraient, enchantées de ses talents d'éducatrice, impressionnées par ses vertus : gentillesse, patience, simplicité (sur la cour elle devenait comme une compagne), et surtout amour de Dieu et de Marie qui transparaissait en tous ses gestes et paroles. Laure fut comme fascinée et la prit en quelque sorte comme modèle pour l'avenir. C'est elle en particulier qui la prépara, avec quelle ferveur, à la première communion. Sa mort subite (une péritonite aiguë) acheva de graver dans les cœurs son rayonnant souvenir.

Outre cette paternité spirituelle du P. Crestanello et cette maternité de sœur Anne-Marie, le Seigneur fit don à Laure de deux merveilleuses *amitiés fraternelles*. D'abord celle du jeune abbé *Felix Ortiz*, malheureusement ignorée des biographies habituelles. Son séjour à Junín coïncide exactement avec celui de Laure : il est arrivé au collège le même jour qu'elle, et il en repartira deux mois après sa mort pour aller se préparer au sacerdoce ; donc *quatre années* d'étonnante amitié spirituelle entre ce jeune clerc de 19-23 ans et cette petite fille de 9-13 ans. Deux choses ont rendu possible cette singulière expérience. D'abord ce que j'ai dit plus haut de l'étroitesse des rapports entre les communautés des deux collèges : officiellement assistant et enseignant au collège des garçons, Félix intervint en fait fréquemment et sous diverses formes au collège des filles, accepté et admiré tant par les sœurs que par les enfants. Ensuite, malgré la différence d'âge, la *profonde affinité spirituelle* entre ces deux âmes, également sensibles aux choses de Dieu, également désireuses de croître dans l'amour et le service de Dieu. Ce fut une amitié réelle parfaitement pure, sans ombre d'équivoque, et c'est pourquoi les salésiens prêtres et les sœurs salésiennes laissèrent le zèle apostolique de ce jeune clerc se déployer librement et produire des fruits abondants.

Une personnalité non ordinaire, ce Félix ! De faible santé lui aussi, très sensible, favorisé de dons de musicien, poète,

calligraphe, décorateur, tenant une bonne plume, la parole facile et attrayante, il était au milieu de ce petit peuple d'élèves l'incarnation de la jeunesse, optimiste, actif et plein d'initiatives, d'une gentillesse et d'une générosité à toute épreuve. Dans les deux collèges il fut l'animateur des associations, l'organisateur des fêtes, l'apôtre fervent de la confession et de la communion fréquentes et des dévotions au Sacré-Cœur et à Marie Auxiliatrice, un éventuel infirmier...

Dès le début, il remarqua les vertus non ordinaires de Laure et en fut impressionné, et de son côté Laure s'affectionna à ce grand frère qui rayonnait la ferveur. Ils entrèrent mutuellement en confidences, restées leur secret, et cela dura quatre ans. Félix fut, à côté du confesseur de Laure, son éducateur spirituel, restant lui-même édifié par celle qu'il considérait comme une vraie sainte. Un petit fait significatif. A partir d'un certain moment, Laure signa ses devoirs scolaires : « *la petite folle de Jésus* ». Félix fut le seul à s'en voir confier la raison. Une compagne, qui n'appréciait pas certaines de ses manières trop pieuses, lui lança un jour : « Tu es une folle ! » Loin de s'offusquer de l'injure, Laure y découvrit une heureuse vérité : « C'est vrai, je suis la *petite folle* de Jésus ; et c'est pourquoi on trouve étranges certaines de mes manières de faire ». L'abbé Ortiz eut la grâce d'assister à la mort de Laure et de recevoir d'elle d'ultimes confidences.

Si cette petite fille d'un pays perdu des Andes n'est pas tombée dans l'oubli, *c'est à lui qu'on le doit*. Il fut en effet tellement convaincu et tellement impressionné par la sainteté de Laure, que, à peine morte, il écrivit sur elle deux articles pour un périodique de Viedma et pour le *Boletín Salesiano* imprimé à Turin. En février, il composa sur elle une chanson populaire de 168 vers, que les élèves de Junín chantèrent avec joie pendant des années. Enfin et surtout, il insista et insista auprès du P. Crestanello pour qu'il rédigeât une *Vida de Laura Vicuña*, qui parut en effet à Santiago en 1911 (96 pages) et à laquelle il avait amplement collaboré.

Enfin Laure bénéficia d'une autre amitié, celle d'une compagne de classe : *María Mercedes Vera*, appelée familièrement *Merceditas*, et elles vécurent ensemble comme internes pendant trois ans et demi. Elle était de trois ans plus âgée que Laure, mais ici encore il faut parler d'une affinité spirituelle qui les situait au même niveau. Elle fut la seconde vocation à la vie religieuse mûrie à Junín, après sa propre sœur *María*, qui reçut l'habit au début de son noviciat le 1^{er} avril 1902. Les deux compagnes n'eurent plus de secrets entre elles. Une sainte émulation les entraînait à accomplir parfaitement leurs tâches, à préparer et célébrer les fêtes, à se livrer à des mortifications parfois imprudentes, à se lever par exemple la nuit pour prier ensemble. Une de leurs plus grandes joies fut de devenir ensemble le même jour « filles de Marie ».

5. 1901. L'année des enracinements spirituels. La première communion. « Fille de Marie ». Laure a dix ans

A peine commencée l'année scolaire, on annonça à Laure qu'elle pourrait faire sa première communion bien qu'elle n'eût que 10 ans (on communiait alors vers 12 ans). Elle exulta et pleura de joie, prenant au sérieux la préparation immédiate qui dura tout le mois de mai, sous l'impulsion en particulier de sœur Anne-Marie. Le grand événement était fixé au 31 mai.

La veille, *doña Mercedes* arriva de *Quilquihué*, sûrement très émue. Laure, en l'embrassant, lui demanda pardon de tous les déplaisirs qu'elle avait pu lui causer. La fête fut solennelle et recueillie. Mais à l'immense bonheur de Laure se mêla une immense déception : celle de ne pas voir sa mère s'agenouiller auprès d'elle pour communier.

Le P. Crestanello, au chapitre III de la biographie de Laure, a écrit : « Elle fit saintement sa première communion, *et cela explique tout* ». Au soir de ce jour, elle écrivit dans son carnet ces quatre résolutions d'une étonnante maturité spirituelle, sûrement

inspirées de celles de Dominique Savio, dont la biographie écrite par Don Bosco était bien connue à Junín :

« - *O mon Dieu, je veux t'aimer et te servir, toi seul toute ma vie : je te donne mon cœur, mon âme, tout mon être.*

- *Je veux mourir plutôt que de t'offenser par le péché mortel.*

- *Je ferai tout ce que ce pourrai pour que tu sois connu et aimé, et pour réparer les graves offenses que tu reçois chaque jour des hommes et spécialement des membres de ma famille.*

- *Bon Dieu, donne-moi une vie d'amour et de sacrifice ».*

Pour vivre un tel programme, elle a besoin d'une aide : elle la trouvera en *Marie*. Cinq mois plus tard, le 8 décembre, après une généreuse préparation, elle fut admise malgré son jeune âge à entrer dans le groupe des « *Enfants de Marie* » (*Hijas de María*). Sa joie était redoublée, car ce même jour y entraient avec elle son amie intime Merceditas. Elle reçut la médaille de Marie Auxiliatrice, suspendue à un ruban bleu, et le *Manuel des Enfants de Marie* qui devint dès lors comme sa règle de vie et son livre de chevet. Elle était bien consciente de ce que signifiaient les paroles du rite d'admission : « Vierge conçue sans péché, je te choisis comme mère et comme protectrice... Je veux vivre comme ton enfant dans la sainteté de la vie ». Certitude de la présence familière de Marie et volonté de lui ressembler et de lui plaire furent les deux traits typiques de cette dévotion mariale, vigoureusement fervente, pas le moins du monde sentimentale.

L'eucharistie quotidienne et le recours quotidien à Marie vont donner à Laure la force dont elle ne tardera pas à avoir besoin.

6. Janvier-février 1902. Des vacances tourmentées

En effet, en janvier 1902, elle part en vacances à la ferme de Quilquihué, près de sa mère. Elle a quelque peu grandi, et, cette fois elle attire le regard du « faucon ». Quel fut exactement le comportement de Mora envers elle, il est difficile de le dire. Il est

sûr qu'il la couvrit volontiers de ses moqueries (« la petite nonne ») et de quelques gestes irrespectueux, et elle en était excédée.

Alla-t-il plus loin, jusqu'à attenter directement à sa chasteté ? Les biographies habituelles l'affirment, racontant notamment l'épisode du bal, sur la base de témoignages tardifs et sur lequel les témoins plus immédiats sont muets. Il est peu vraisemblable qu'un homme de 40 ans ait vraiment voulu danser en public avec une petite fille de 11 ans.

Reste que ces deux mois de vacances furent plutôt tourmentés. Il est prouvé que Mercedes, en d'autres circonstances, fut attachée à un poteau et fouettée, et très probablement marquée une fois au fer rouge... Toujours est-il que, vers la fin des vacances, Mora déclara à la mère : « *J'ai décidé de ne plus te donner un centime pour le collège. Tes deux filles resteront ici à travailler* ». Avertie, la supérieure du collège fit dire à Mercedes : « *Que Laure revienne ! Nous l'accepterons gratuitement* » ; elle paierait sa pension en aidant davantage aux travaux domestiques et en devenant en quelque sorte « fille de maison » (il semble que Mandina ne retournera au collège qu'en cours d'année).

7. 1902 L'année de l'offrande. Laure a 11 ans

Voilà donc Laura revenue à son paradis, mais douloureusement marquée par tout ce qu'elle avait vu, entendu et subi.

Un grand événement allait marquer ce début d'année : *la première visite pastorale et la grande mission populaire* de plusieurs mois entreprise dans toute la région par le vicaire apostolique de la Patagonie, *Mgr Cagliero*. Il fut à Junín à la période pascale, pendant deux semaines (25 mars - 8 avril), et cette visite fut importante pour Laure.

Après sa première communion et stimulée par l'exemple de sœur Anne-Marie et les projets de l'amie Merceditas, Laure avait senti monter en elle *l'appel à la vie religieuse* : se donner tout

entière à Jésus et dédier ses forces à l'éducation des enfants pauvres. Elle s'en ouvrit à la directrice, avec enthousiasme. Mais elle essuya un refus : elle était encore si jeune (tandis que Merceditas avait 14 ans), et puis sa mère n'avait pas bonne renommée, et surtout la Congrégation ne pouvait accepter les filles de naissance illégitime. Pour délicates qu'aient été les explications de sœur Angela, cette réponse, écrit le P. Crestanello, « fut pour Laure une des plus grandes peines de sa vie ».

Une autre déception vint s'ajouter à cette douleur. Le samedi saint 29 mars, Mgr Cagliero administrait le *sacrement de la confirmation* à tout un groupe d'adultes et d'enfants, parmi lesquels Laure et Mandina. A cette célébration vint assister la maman Mercedes : elle n'avait pas participé aux prédications de la mission, mais Laure espérait que cette fois elle s'agenouillerait avec elle à la table de communion, ce qui n'eut pas lieu.

Troisième événement qui combla le cœur de Laure à la fois de joie et de tristesse : le mardi de Pâques, 1^{er} avril, elle assistait à deux cérémonies impressionnantes. Le matin, entre les mains de Mgr Cagliero, sœur Rosa Azocar renouvela ses vœux, et Maria Vera, la sœur aînée de Merceditas, reçut de lui l'habit religieux, signe de son entrée au noviciat. Et le soir, Merceditas elle-même entra officiellement chez les Filles de Marie Auxiliatrice en recevant de Monseigneur la mantille de postulante.

Mais fortifiée par l'Esprit Saint de sa confirmation, elle accepta comme volonté de Dieu le renoncement qui lui était imposé, sans pour autant renoncer à son projet de consécration. Le P. Crestanello, dans la *Vida*, rapporte la prière qu'elle fit alors : « O Jésus, je m'offre à Toi et je veux être à Toi, même si je dois rester dans le monde » (chap. IV). Elle se fit instruire par son confesseur sur la signification des vœux et, vers le milieu de l'année semble-t-il, elle obtint de lui la permission de faire des *vœux privés* : son âme était comblée !

Mais cette consécration était en quelque sorte *orientée*. Sa plus grande peine n'était pas d'avoir été refusée au postulat ; c'était de

voir sa mère persévérer dans une situation d'irrégularité qui la tenait loin de Dieu. Elle multipliait prières et sacrifices, et rien ne changeait... Alors germa en son cœur un projet audacieux : il fallait aimer *davantage*, donner *davantage*, employer quelque grand moyen qui forcerait en quelque sorte le cœur de Dieu. Elle alla donc trouver son confesseur et lui dit : « *Père, permettez-moi d'offrir ma vie au Seigneur et à Marie pour la conversion de maman !* ». Le P. Crestanello, homme de grande prudence, demanda le temps de réfléchir et de prier... Puis, devant l'humble insistance de Laura, il dit oui (lui-même a raconté tout cela au décisif chapitre XIV de la *Vida*). « Alors, écrit-il, elle courut s'agenouiller au pied de l'autel, et versant des larmes de joie, espérant bien être écoutée de Dieu, elle *s'offrit en holocauste* à Jésus et à sa chère Mère Marie ». Désormais elle va faire de tous les gestes de sa vie des actes d'offrande, des actes d'amour de Dieu et de ses compagnes. Mais Dieu l'a prise au mot. Sa santé va commencer de décliner.

Comment comprendre que la préoccupation *majeure et continue* d'une petite fille de 11 ans et demi soit non pas ses modestes intérêts personnels présents et futurs, mais la situation spirituelle de sa mère, prisonnière d'un contexte dont elle n'a pas le courage de sortir ? Bien sûr, il y a l'action du Saint Esprit, mais la grâce ne tombe pas dans le vide, elle s'insère dans un contexte historique et psychologique. Je ne vois pour ma part qu'une explication, et cette explication est *salésienne* : on vivait à Junín *le même climat de foi qu'à Valdocco* au temps de Don Bosco, on respirait le surnaturel. L'*essentiel*, le bien *suprême*, à sauvegarder *avant tout*, c'était *leur état de grâce*, leur communion à Dieu en Jésus, pour ce monde et pour la vie éternelle. Il s'agissait avant tout de « sauver son âme » rachetée par le sang du Christ, et puis de travailler à sauver l'âme des autres. Dès lors, l'amour si profond que Laure éprouvait pour sa mère ne pouvait se traduire que par le désir *suprême* de la reconduire dans la grâce de Dieu, dût-elle y sacrifier sa vie.

8. 1903. L'année du lent déclin. Laure a 12 ans

Cette fois-ci, Laure obtint de passer les vacances de janvier et février auprès des sœurs, vivant des heures sereines, remplies d'une vie spirituelle intense. Puis elle reprit sa vie d'écolière. Elle était maintenant parmi les plus grandes du collège. Elle mit ses forces déclinantes au service des autres, dans les multiples tâches domestiques, mais surtout en devenant l'assistante, la catéchiste et la « petite maman » des nouvelles venues. Son grand bonheur était de faire la sacristine et de servir ainsi de plus près son Seigneur et sa Mère en veillant à ce que tout se présentât toujours dans l'ordre et la beauté qui conviennent.

Les *humiliations* ne lui furent pas épargnées. Certaines compagnes jalouses se moquaient d'elle, l'appelant « la petite sainte » ; ou bien, lorsqu'elle tentait de les corriger avec douceur, la renvoyaient brusquement ; « Va te promener avec tes conseils ! ». Elle fut même affligée d'incontinence d'urine, et l'on sait bien à quel point dans les collèges ce genre de choses provoque les railleries et les paroles offensantes. Elle supporta tout cela sans se plaindre ; n'était-ce pas un aspect de son programme de rédemption ? Et Jésus n'avait-il pas été humilié ?

En cours d'année, sa santé ne cessa de décliner ; des douleurs au côté et une toux méchante semblaient s'être installées en elle, de sorte qu'on dut la dispenser de plus en plus de certaines tâches ou même la mettre à part de ses compagnes. L'hiver (juin-août) est rude à Junín, à 800 m d'altitude ; cette année-là, il le fut particulièrement, marqué par des inondations et par un froid humide qui se prolongeait. Laure était pâle, amaigrie, secouée par la toux implacable. Mais à qui lui demandait comment ça allait, elle répondait dans un sourire : « *Un peu mieux, merci !* ». Elle pressentait pourtant que la mort n'était pas loin. Début septembre,

elle eut encore la grâce de participer à la retraite annuelle, prêchée par le P. Crestanello³.

Les sœurs avertirent dona Mercedes de la situation, faisant comprendre qu'elles n'étaient plus en état de la soigner comme il convenait. Le 15 septembre, la mère, inquiète, vint donc chercher sa fille pour la ramener chez elle, à Quilquihué, espérant pouvoir la mieux soigner. Laure, le cœur brisé, quittait son cher collège pour toujours. A l'estancia, elle n'aurait plus ni chapelle, ni eucharistie quotidienne, ni ambiance recueillie...

En fait, elle n'y resta que deux mois ; le mal ne faisant que s'aggraver, Mercedes comprit qu'il valait mieux la faire retourner à Junín. Avec la permission de Mora, qui n'entendait en rien renoncer à ses droits de « patron » et posa ses conditions, elle loua à Junín une très modeste maisonnette à deux pièces et s'y installa début novembre avec ses deux filles. C'était aussi pour elle un premier pas vers son affranchissement définitif. Son métier de couturière lui permettrait de gagner la vie de la petite famille.

9. Les deux derniers mois à Junín, La « révélation » et la mort

Voilà donc Laure revenue à Junín, avec d'autant plus de joie que sa maisonnette est toute proche du collège des sœurs. Dans la mesure de ses forces, elle s'y rend avec Mandina comme externe. Et quand elle est contrainte à garder la chambre, elle reçoit la visite des sœurs, de ses compagnes⁴, des voisins. On vient lui porter la sainte communion.

³ Laure tenait un cahier de notes personnelles. Il ne nous reste de tous ses autographes que quatre pages où elle résumait les méditations du P. Crestanello sur la mort, l'enfer et le paradis. La calligraphie est remarquable. Ces notes sont conservées aux archives centrales des FMA à Rome.

⁴ Parmi ces compagnes, la plus empressée à venir lui rendre visite, chaque jour, fut une certaine *Carmen Ruiz*, du même âge et de la même classe pendant quatre ans, externe dont la maison était toute proche. Elle fut présente à la mort de Laure. Beaucoup plus tard, elle rédigea sur elle un *cahier de 39 pages de souvenirs*, qui compte parmi les témoignages directs les plus précieux que nous ayons de Laure.

Elle s'alita définitivement le 16 janvier. Peu de jours après, Mora faisait sa sinistre apparition à la maison de Junin : « *Vous essayez de m'avoir ! Demain matin, on repart à Quilquihué, et je compte passer la nuit ici* ». Moment tragique ! Laure supplie sa mère de le renvoyer. Apeurée, la mère tergiverse : comment réagira Mora ? et que diront les sœurs du collège ? « *S'il reste, je m'en vais chez les sœurs !* », dit Laure. Elle se lève, et, tenant à peine debout, se dirige vers la porte. Mais sa mère l'en empêche, et, perdant la tête, elle va jusqu'à la frapper... Sans doute impressionné, Mora tourna les talons. Laure avait triomphé, mais cette ultime épreuve avait eu raison de ses dernières forces.

La mort approchait, et arriva le dur moment des *adieux*. Le 19 janvier, la directrice et le P. Crestanello vinrent la saluer une dernière fois, car ils partaient à Santiago pour leur retraite : quelle douleur pour Laure qui aurait voulu mourir entre les bras de son père spirituel ! Le 21, veille de sa mort, elle donna ses derniers conseils à Mandina : « *Sois toujours très bonne pour maman ! Plus tard, souviens-toi des pauvres !* ». Elle eut un ultime dialogue intime avec l'amie de cœur Merceditas. Mais ses confidences les plus secrètes, elle les accorda à son grand frère spirituel, l'abbé Ortiz (qui l'avait veillée plusieurs nuits).

Le 22, son dernier jour, elle se confessa au P. Genghini, reçut l'extrême-onction, put recevoir le viatique, les vomissements ayant miraculeusement cessé après des invocations à Marie Auxiliatrice. Vers cinq heures du soir, elle fit appeler sa mère, et en présence du P. Genghini eut lieu la scène poignante de la révélation : « *Je vais mourir, maman. Je l'ai demandé moi-même à Jésus. Il y a deux ans, je lui ai offert ma vie pour obtenir que tu reviennes à lui... Oh ! maman, si avant de mourir, je pouvais avoir la joie de te savoir en paix avec le Seigneur !* ». Mercedes s'effondre au pied du lit, bouleversée de sanglots, comprenant comme dans un éclair tous les événements de ces deux dernières années et surtout sa propre faiblesse : « *C'est donc moi qui ai été la cause de tes souffrances ! Oui Laure, je te le promets, je te le jure, je ferai ce que tu*

demandes ». Laure baise son crucifix et sa médaille de Fille de Marie : « *Merci, Jésus ! Merci ! Marie ! Maintenant je meurs contente* ». Et elle expire paisiblement. Il est 18 heures, en ce 22 janvier 1904, un vendredi comme elle l'avait désiré. Dans la soirée, Mora fit une visite furtive : « *Pauvre petite, dit-il devant Laure vêtue de blanc. Combien je regrette sa mort !* », et il paya à l'avance toutes les dépenses des funérailles.

Le lendemain, la pauvre Mercedes se confessa au P. Genghini ; elle communia à la messe des funérailles, ayant trouvé la force de remplir sa promesse. Mora voulut la reconduire à l'estancia de Quilquihué, allant jusqu'à la menacer de son revolver. « *Cette fois, ça suffit !* », lui fit dire le P. Genghini. Elle se cacha chez des amis et prit la fuite, déguisée, pour repartir au Chili avec Mandina. Sous son immense douleur, la paix !... Elle reviendra à Junín quand elle aura appris que Mora n'était plus (il mourut assassiné en 1908).

Dieu a voulu glorifier sa petite servante

Le 19 septembre 1955 s'ouvrit à *Viedma* (Argentine) le procès ordinaire en vue de la béatification, avec la participation de témoins directs, parmi lesquels la sœur de Laure, des compagnes d'école, des religieuses ses éducatrices. Le 2 mars 1956, sa dépouille mortelle était transportée à *Bahia Blanca* et ensevelie dans la chapelle de l'institut des Filles de Marie Auxiliatrice, où elle se trouve encore.

L'introduction de la cause à Rome fut décrétée le 25 février 1982 ; et dès le 5 juin 1986 était reconnue l'héroïcité des vertus de Laure, désormais « vénérable ». La même année se déroulait à Santiago du Chili l'enquête diocésaine sur le sensationnel miracle présenté pour la béatification (le 24 mai 1958 la guérison quasi instantanée d'une jeune sœur salésienne chilienne de 26 ans, consumée par dix ans de maladie, à qui les médecins avaient enlevé

la moitié de chacun des poumons, pour déclarer en finale leur totale impuissance).

Le 3 septembre 1988, Laura Vicuña est déclarée bienheureuse à Colle Don Bosco par Jean-Paul II.

La *fête liturgique* de la bienheureuse Laure Vicuña, élève des Filles de Marie Auxiliatrice, a été fixée au 22 janvier, jour de sa mort. L'oraison de cette fête est ainsi formulée :

« Père d'immense bonté, dans la jeune Laure Vicuña tu as uni d'une manière admirable la force d'âme et la pureté ; fais que, par son intercession, nous ayons la force de surmonter les épreuves de l'existence pour vivre et rayonner la béatitude promise aux cœurs purs. »

1. « *Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché cela aux sages et aux savants et tu l'as révélé aux tout petits* » (Lc 10, 21).

A ces paroles du Seigneur Jésus, l'évangéliste ajoute : « *Il exulta dans l'Esprit-Saint* ».

Nous désirons accueillir dans nos cœurs un rayon de cette exultation puisque nous sommes réunis à l'occasion du centenaire de la mort de saint Jean Bosco auquel peuvent se rapporter d'une manière toute particulière ces paroles de notre Maître et Sauveur.

De même, tout ce que nous lisons dans la liturgie de ce jour, selon la première Lettre de saint Jean, se rapporte à lui : « *Je vous écris, mes petits enfants, parce que vous avez connu le Père..., celui qui est dès le commencement. Je vous écris à vous, jeunes gens, parce que vous êtes forts. La Parole de Dieu demeure en vous et vous avez vaincu le Malin* » (1 Jn 2, 14).

A l'exemple de saint Jean, apôtre et évangéliste, saint Jean Bosco, lui aussi, a écrit une lettre au cours de toutes ses années de vie et d'apostolat : une « lettre vivante » dans le cœur de la jeunesse. Et il l'a écrite avec cette exultation qui est donnée par l'Esprit-Saint aux petits et aux humbles.

2. On pouvait lire cette « lettre vivante » déjà dans la vie et le service sacerdotal de saint Jean Bosco. Et la même « lettre vivante » continue à être écrite dans le cœur des jeunes auxquels parvient l'héritage du saint éducateur de Turin.

⁵ *La Documentation catholique*, t. 85/20, 1988, 20 novembre, n° 1972, pp. 1090-1092.

Et cette « lettre » devient particulièrement limpide et éloquente quand, de génération en génération, de nouveaux saints et bienheureux naissent toujours de cet héritage.

Nous connaissons tous la splendide cohorte d'âmes élues qui se sont formées à l'école de Don Bosco : saint Dominique Savio, le bienheureux Michel Rua, son premier successeur, les bienheureux martyrs Luigi Versiglia et Callisto Caravario, sainte Marie-Dominique Mazzarello, cofondatrice des Filles de Marie-Auxiliatrice et, aujourd'hui, la jeune Laura Vicuña, qui vient, à l'occasion du jubilé salésien, d'être élevée à la gloire des autels.

L'esprit des Sœurs salésiennes

3. La nouvelle bienheureuse que nous honorons aujourd'hui est un fruit particulier de l'éducation reçue chez les Filles Marie-Auxiliatrice, et c'est pour cela qu'elle est une part importante de l'héritage de saint Jean Bosco. Il est donc juste de tourner aussi notre pensée vers l'Institut des Sœurs salésiennes et leur fondatrice, pour puiser une dévotion plus profonde aux saints fondateurs et une nouvelle ardeur apostolique, spécialement en ce qui concerne la formation chrétienne des jeunes.

Les desseins de Dieu sont toujours mystérieux pour nous mais, à la fin, ils s'avèrent providentiels. La jeune Marie-Dominique Mazzarello, originaire de Mornese, un humble petit village du diocèse d'Acqui, avait déjà mûri sa résolution de se consacrer à une vie de donation au Seigneur. Ayant rencontré Don Bosco, elle découvrit sa vocation définitive en suivant l'apôtre de la jeunesse qui désirait fonder également un institut féminin. Entrée dans l'orbite spirituelle et apostolique de Don Bosco, Marie-Dominique Mazzarello rassembla le premier groupe de religieuses à Mornese et, le 5 août 1872, par la vêtue et la profession, elle donna son commencement officiel à l'Institut.

A partir de ce commencement, les fondations se suivirent très vite en Italie, passant ensuite, avec les premières missions en Uruguay et en Patagonie, les frontières de l'océan. Du jour où la fondatrice, en même temps que quatorze autres jeunes filles, se consacra au Seigneur jusqu'à celui de sa mort, survenue le 14 mai 1881, neuf années seulement s'étaient écoulées. Mais, en ce bref espace de temps, la sainte avait posé les bases d'un Institut religieux prometteur qui devait se développer par la suite d'une manière vraiment merveilleuse. « Je me suis offerte en victime au Seigneur », avait-elle confié un jour à une jeune missionnaire. Et Don Bosco avait commenté : « La victime était agréable à Dieu et il l'accepta. »

Nous pouvons dire que cet « esprit » de la fondatrice s'est maintenu vivant et ardent chez les Filles de Marie-Auxiliatrice ! La foi profonde et convaincue, unie à une dévotion fervente et constante à la très sainte Vierge, à saint Joseph, à l'Ange gardien ; la simplicité de vie, exprimée d'une manière particulière par un détachement énergique des goûts du monde et par une activité intense et incessante ; le zèle ardent pour la formation et le salut des jeunes selon les directives de « la méthode préventive » ont fait que, au cours de plus de cent ans de vie, les activités se sont multipliées, avec les « patronages », les écoles de divers ordres et degrés, les œuvres d'assistance et les œuvres sociales, les crèches pour les enfants, le soin des personnes âgées, l'apostolat dans les paroisses, l'aide aux prêtres, et cela dans les cinq continents, dans des dizaines et des dizaines de pays, dans toutes les langues, selon un programme hautement humanitaire et profondément chrétien.

Laura, une vie pour le Christ

4. C'est dans cette atmosphère que vécut et progressa la jeune Laura Vicuña, « fleur eucharistique de Junin de los Andes, dont la vie fut un poème de pureté, de sacrifice, d'amour filial », comme on

peut le lire sur sa tombe. Orpheline de père, un militaire plein de bonté et d'une grande valeur, qui avait dû s'exiler de Santiago du Chili à Temuco, elle alla habiter avec sa mère et sa sœur dans le village de Quilquihué, sur le territoire argentin de Neuquen. Mais, selon ce que rapportent les historiens, le milieu était moralement contaminé : la plupart des unions conjugales étaient irrégulières car, mêlés aux indigènes, y vivaient nombre d'aventuriers, d'évadés et d'exilés. La mère même de la petite Laura, entrée au service d'un « estanciero », se plaignait amèrement aussi bien de sa malheureuse vie commune que de la férocité de l'homme auquel elle s'était liée. La petite Laura trouva très vite un refuge spirituel auprès des Sœurs salésiennes, dans le petit collège de filles de Junin de los Andes. Là, elle se prépara à la première communion et à la confirmation, et c'est là qu'elle s'éprit de Jésus, au point de décider de consacrer sa vie dans l'Institut de don Bosco, parmi ces sœurs qui l'aimaient et l'aidaient tellement.

Agée de dix ans, à l'imitation de Dominique Savio, dont elle avait entendu parler, elle voulut formuler trois résolutions :

« 1. Mon Dieu, je veux vous aimer et vous servir toute ma vie. Aussi, je vous donne mon âme, mon cœur, tout mon être.

« 2. Je veux mourir plutôt que de vous offenser par le péché. Aussi, je veux me mortifier en tout ce qui m'éloignerait de vous !

« 3. J'ai la ferme intention de faire tout ce que je saurai et pourrai faire pour que vous soyez connu et aimé, et pour réparer les offenses que vous recevez chaque jour de la part des hommes, spécialement des personnes de ma famille. »

Malgré son jeune âge, Laura Vicuña avait parfaitement compris que le sens de la vie est de connaître et d'aimer le Christ : « *N' aimez pas le monde ni les choses du monde !* », écrivait saint Jean l'Évangéliste. « *Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, parce que tout ce qui est dans le monde, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie, tout cela ne vient pas du Père mais du monde. Et le monde*

passé avec sa concupiscence. Mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. » (1 Jn 2, 15-17).

Précisément, Laura avait compris que, ce qui compte, c'est la vie éternelle, et que tout ce qui est dans le monde et du monde passe inexorablement. Puis, en suivant les explications du catéchisme, elle comprit la situation dangereuse dans laquelle se trouvait sa mère et, entendant un jour dans l'Évangile que le véritable amour en vient à donner sa vie pour la personne que l'on aime, elle offrit sa vie au Seigneur pour le salut de sa maman.

Cette maison étant devenue aussi un danger pour elle, elle obtint de son confesseur, dans le but de défendre son innocence, la permission de porter un cilice. Un jour, elle fut agressée et malmenée par un homme qui, aveuglé par la passion, la frappa violemment et la laissa quasi morte de peur. Mais c'est elle qui avait vaincu, la jeune Laura. Cependant, minée par diverses maladies, elle marchait désormais rapidement vers sa fin, réconfortée par l'Eucharistie et par l'espoir que sa maman se convertirait. Le dernier jour de sa vie, quelques heures seulement avant de mourir, elle appela sa maman près d'elle et elle lui révéla son grand secret : « Oui, maman, je vais mourir... C'est moi qui l'ai demandé à Jésus et j'ai été exaucée. Il y a presque deux ans que je lui ai offert ma vie pour ton salut, pour la grâce de ton retour. Maman, je n'aurai pas la joie de voir ton repentir avant que je ne meure ? »

A cette révélation sereine et confiante, l'âme de sa mère fut bouleversée : elle n'aurait jamais pu imaginer autant d'amour chez sa fille ! Et épouvantée de connaître maintenant la souffrance qu'elle avait acceptée pour elle, elle lui promit de se convertir et de se confesser. Ce qu'elle fit promptement et sincèrement. La mission de la jeune Laura était désormais accomplie ! Elle pouvait maintenant entrer dans le bonheur de son Seigneur !

Le droit des enfants à une famille et à l'éducation

5. Que la douce figure de la bienheureuse Laura, gloire très pure de l'Argentine et du Chili, suscite un engagement spirituel renouvelé en ces deux nobles nations et enseigne à tous que, avec l'aide de la grâce, on peut triompher du mal, et que l'idéal d'innocence et d'amour, aussi dénigré et attaqué qu'il soit, ne pourra jamais, en définitive, ne pas resplendir et éclairer les cœurs.

6. Le rite de la béatification, que nous célébrons avec tant de joie et de solennité en ce lieu où tire son origine une histoire de sainteté - un lieu justement appelé « la colline des Béatitudes des jeunes » -, doit aussi nous faire réfléchir sur l'importance de la famille dans l'éducation des enfants et sur le droit qu'ont ceux-ci de vivre dans une famille normale, qui soit un lieu d'amour réciproque et de formation humaine et chrétienne. C'est un rappel pour la société moderne elle-même à être toujours plus respectueuse de l'institution familiale et de l'éducation des jeunes. Que la bienheureuse Laura Vicuña vous éclaire, vous, les jeunes, et qu'elle vous inspire et vous soutienne toujours, Filles de Marie-Auxiliatrice, qui avez été ses éducatrices !

7. « Jésus exulta dans l'Esprit-Saint. »

Aujourd'hui, l'Eglise du Christ, et en particulier la Famille salésienne, participe à cette joie.

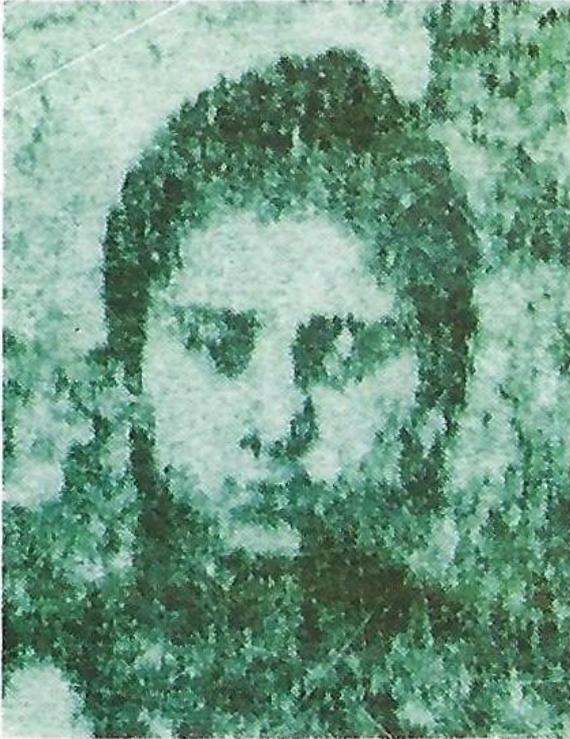
Nous exultons pour l'élévation à la gloire des autels d'une fille spirituelle de saint Jean Bosco, éduquée dans la Congrégation féminine des Filles de Marie-Auxiliatrice. Nous exultons d'une manière particulière de la joie de votre Mère, sainte Marie-Dominique Mazzarello. Nous exultons de votre joie, chères Sœurs !

Oui, « le monde passe avec sa concupiscence, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (1 Jn 2, 17).

La nouvelle bienheureuse, Laura Vicuña, a appris dans la Famille salésienne à faire la volonté de Dieu. Elle l'a appris du Christ par l'intermédiaire de cette communauté religieuse qui lui a montré le chemin vers la sainteté.

« *Celui qui aime demeure dans la lumière* » (1 Jn 2, 10).

Photo vraisemblable de Laura,
prise au collège en 1903.



Le portrait ci-dessous, réalisé en 1924,
est le plus ressemblant.



La cabane où Laura vécut ses dernières semaines.